

QU'EST-CE FEMME QU'UNE LIBRE?

Est-elle libre, celle qui supporte les errances sexuelles de son homme? Celle qui envoie un tweet à hauts risques? Celle qui vend son corps? De récentes affaires ont mis en évidence la difficulté qu'ont encore les Françaises à s'accorder sur cette notion.

Un tweet, et voilà les rédactions en surchauffe, les politiques en orbite et la France entière en émoi. Valérie Trierweiler a-t-elle agi sous l'emprise irréprouvable d'une jalousie malade, fait preuve d'une maladresse irresponsable, ou dessinait-elle là le nouveau visage d'une femme libre de ses pensées, de ses paroles et de ses actes, Première dame ou pas? Peu de temps auparavant, l'affaire DSK avait aussi posé question. Anne Sinclair, dans son infinie tolérance et son soutien indéfectible à son mari, forçait l'admiration des un(e)s et suscitait la colère des autres, qui ne voyaient dans son côté « good wife » que soumission, fût-elle guidée par la passion, et

non, comme l'a affirmé l'intéressée elle-même, l'expression de sa liberté de femme. Zahia, par qui le scandale est arrivé dans l'équipe de France de foot, occupe toujours le terrain médiatique, le supplément d'un quotidien* allant même jusqu'à titrer il y a quelques mois « Zahia, un conte moderne ». Serait-ce une Cendrillon libérée, celle qui devient célèbre parce qu'elle s'est prostituée mineure? Est-ce l'ultime aliénation ou l'ultime liberté que se vendre? Les femmes elles-mêmes ne sont pas d'accord dès qu'il s'agit de disposer de leur corps. Tout cela, en tout cas, montre que la définition de la femme libre, loin de relever de la philosophie de comptoir, est toujours une vraie question, en 2012, en France. Pour y répondre, nous avons demandé à sept femmes en vue leur conception de la liberté. Et comment elles vivent la leur. Qu'elles soient ministre, ex-call girl, sportive de haut niveau ou célèbre journaliste...

Christine Leiritz

(*) « Libération Next » de février 2012.

NAJAT VALLAUD-BELKACEM

« NE JAMAIS RENONCER »

Ministre des Droits des femmes et porte-parole du gouvernement, Najat Vallaud-Belkacem est coauteure du projet de loi sur le harcèlement sexuel.

Marie Claire : Qu'est-ce qu'être une femme libre selon vous ?

Najat Vallaud-Belkacem : Avant tout, de pouvoir disposer de ses droits fondamentaux. Mais, malheureusement, ces droits ne sont pas toujours respectés. Une femme libre c'est une femme qui ne renonce pas. Qui continue à se battre pour le respect de sa dignité. Pour avoir le choix. J'ai encore en mémoire les mots d'Aung San Suu Kyi lors de son passage à Paris : « N'abandonnez jamais le combat. » Je crois que c'est cela, être libre.

Vous considérez-vous comme une femme libre ?

Oui, bien sûr ! Je sais que je suis privilégiée, car j'ai eu d'abord la chance de pouvoir faire des études passionnantes qui m'ont permis de choisir mon avenir.

A quel moment de votre vie vous êtes-vous sentie le plus libre ? Le moins libre ?

Je me suis toujours sentie libre. Cela ne veut pas dire que j'aie toujours maîtrisé le cours de ma vie, bien sûr, mais que j'ai su me projeter dans un « après » fait de choix... La lecture est pour beaucoup dans cet état d'esprit. Moi qui, plus jeune, dévorais les romans, y ai toujours trouvé une source d'inspiration, de rêverie et d'ouverture infinie des horizons.

Mais à quoi fait plus largement écho le mot de « liberté » ?

Aux grands moments collectifs d'émancipation des femmes. Je pense à 1965, où les femmes ont, pour la première fois, pu ouvrir un compte en banque sans leur mari. Je pense à 1975, avec le droit à l'avortement. Je pense à 2000 et à la réforme de la parité. Pour moi, ce sont ces moments qui ont libéré les femmes. Et il y a encore des choses à faire.

Quel a été le geste ou le moment fort de cette prise de liberté chez vous ?

L'émancipation d'une femme relève souvent d'une série de petits gestes anodins qui amènent progressivement vers l'autonomie et la liberté individuelle : on ne prend conscience de leur importance que bien plus tard. En revanche, les moments forts dans les combats des femmes qui se sont battues avant moi sont des symboles importants qui m'ont été utiles. Je me souviens des images de Simone Veil et Yvette Roudy au Parlement, ou

encore de Gisèle Halimi et de toutes les militantes qui ont lutté pour que l'avortement soit dépénalisé, par exemple.

Y a-t-il un prix à payer pour cette liberté ?

Oui, et ce qui est aujourd'hui scandaleux, c'est que certaines femmes doivent payer le prix fort pour être libres. Des femmes meurent encore trop souvent dans le monde pour payer le prix de cette liberté.

Y a-t-il un cas qui vous tient en ce moment particulièrement à cœur ?

Oui, celui de Ghazala Javed, cette jeune

chanteuse pakistanaise qui a été assassinée avec son père, en juin, alors qu'elle sortait d'un salon de beauté. Elle venait de divorcer d'un homme qui ne voulait pas la laisser poursuivre sa carrière et avait reçu des menaces des talibans dans le même sens. Malgré cela, Ghazala n'avait pas renoncé à disposer de ses droits fondamentaux. Elle avait choisi de continuer à chanter.

Eprouvez-vous parfois des regrets en tant que femme libre ?

On ne regrette jamais que ce qu'on ne fait pas.

« La liberté d'une femme relève souvent d'une série de petits gestes anodins qui amènent vers l'autonomie. »



Najat Vallaud-Belkacem est la plus jeune femme ministre du gouvernement.

Zahia, connue pour ses relations tarifées avec Franck Ribéry, a lancé sa ligne de lingerie.



ZAHIA

« ÊTRE AUTHENTIQUE »

Devenue célèbre par le scandale, Zahia Dehar, dite Zahia, a quitté les rivages sulfureux de la prostitution pour se lancer dans la mode. Quel sens donne au mot « liberté » une femme qui a vendu son corps ?

Marie Claire : Qu'est-ce qu'une femme libre selon vous ?

Zahia Dehar : C'est une femme authentique, qui se respecte et qui fait ses propres choix.

Vous considérez-vous comme une femme libre ?

Oui.

Lors de votre défilé, au mois de juillet, vous êtes sortie d'une boîte à poupée, habillée comme une poupée. Que ressentez-vous à être regardée comme un objet ?

La liberté consiste justement à pouvoir sortir de sa boîte comme une poupée

sans se préoccuper de savoir comment les gens l'interprètent, afin de rester fidèle à ses rêves.

Si l'on vous appelle « poupée Barbie », est-ce une insulte ?

Absolument pas ! Qui y a-t-il d'insultant chez Barbie ? Pourquoi ressembler à une poupée Barbie, icône de la féminité, deviendrait-il une insulte ?

Etes-vous encore escort girl aujourd'hui ?

Non.

Peut-on être libre et vendre son corps ?

Oui.

Le moment de votre vie où vous vous êtes sentie le plus libre ?

Quand je me suis sentie libre de pouvoir sortir de ma boîte de poupée comme je le désirais, ignorant les défis et les critiques.

Le moment de votre vie où vous vous êtes sentie le plus emprisonnée ?

Au moment du scandale, où on a décidé pour moi ce que je devais être.

Votre mère est-elle une femme libre ?

Oui.

Quitter l'Algérie, était-ce pour elle un acte de liberté ?

Oui, parce qu'elle avait la liberté de le faire.

Votre physique est le résultat d'un travail et d'un entretien forcément important : vous vous façonnez pour vous ou pour les autres ?

Pour moi, car ça m'a toujours fait plaisir de mettre en valeur ma féminité.

Se façonner, est-ce un acte de liberté ou de soumission ?

De liberté, tu deviens ce que tu as envie d'être.

Peut-on être libre et entretenue par un homme ?

Oui.

Qui a le pouvoir : vous ou les hommes ?

Moi, je fais ce que je veux.

Le plus bel exemple de femme libre selon vous ?

Barbara Cartland, car elle est libre de créer sa vie en rose sans se préoccuper de la critique.

CORBIS.



MARJANE SATRAPI

« RÉFLÉCHIR PAR SOI-MÊME »

Auteure de bandes dessinées, scénariste et réalisatrice d'origine iranienne, Marjane Satrapi a connu le succès avec « Persepolis », BD où elle raconte avec humour et franchise la révolution de 1979 et sa vie d'adolescente, et qu'elle a adaptée au cinéma.

Marie Claire : Pour vous, c'est quoi être une femme libre ?

Marjane Satrapi : Rien qu'en posant la question, on met une barrière, en mettant la femme dans un ghetto ! Je préfère me demander ce qu'est un être humain libre, homme ou femme, ce qui, pour moi, est réfléchir par soi-même, sans se conformer à la pensée commune.

Vous ne pensez pas qu'on peut différencier la liberté pour une femme ou un homme ?

Justement : être une femme libre, c'est d'abord se libérer de ces catégories. Mes parents ne m'ont jamais dit : « Tu es une fille, donc tu es comme ci ou tu dois faire cela. » Les seuls moments où je suis une femme, c'est avec mon amoureux. Le reste du temps, je m'en fous d'être une

femme ou un homme ! Quand je mange, regarde un film ou parle avec un ami, je ne suis pas une femme mais un être humain, point.

Une femme peut-elle se sentir libre en Iran ?

Bien sûr, dans un pays punissant le délit d'opinion, on n'est pas libre à proprement parler. Mais on peut penser par soi-même. Je connais nombre de Français qui ne

sont pas libres dans leur tête. Et, parfois, en voulant appliquer la liberté à toute force, ils font du mal : moi, justement parce que j'ai beaucoup souffert de la loi iranienne m'obligeant à porter le voile, j'étais contre la loi française l'interdisant à l'école. Car c'était une « double peine » pour les jeunes filles qui ne pouvaient plus aller à l'école. Je me méfie de tout ce qui interdit ou oblige.

Et vous, vous êtes libre dans votre tête ?

Oui, mais ça m'a demandé du travail et du temps ! Déjà, j'ai choisi la liberté de ne pas vouloir d'enfants. Croyez-moi, dans notre société, ce n'est pas facile. Ensuite, j'ai la liberté de dire ce que je pense et de ne plus me forcer à faire des trucs inutiles ou à être aimable avec des gens dont je n'ai rien à faire, juste pour qu'on me trouve sympathique. Pour devenir libre, l'âge nous aide énormément.

Vous avez dit : « Nous, les Iraniennes, on n'est pas des mauviettes : combien d'hommes j'ai giflé dans la rue après m'être fait insulter ! »

Mais oui ! En Iran, c'est tout à fait normal. Et quand vous le faites, toute l'assistance est avec vous. En France, un jour, un homme m'a mis la main aux fesses dans le métro, je lui ai mis une claque, et tout le monde m'a regardée comme si j'étais une hystérique.

Pour finir, comment résumer la liberté ?

Tolérance, pensée personnelle et, enfin, contrairement au proverbe, la liberté ne s'arrête pas où commence celle des autres, elle commence là où commence celle des autres aussi ! C'est un mouvement commun.



La réalisatrice a été violemment prise à partie l'hiver dernier par les islamistes lors de la sortie de « Persepolis » en Tunisie.

JULIEN CHATELIN/FEDERPHOTO.

RACHIDA DATI

► «ÊTRE AUTONOME DANS SES IDÉES»

Maire du 7^e arrondissement de Paris et députée européenne, Rachida Dati vient de créer un club regroupant 120 élues de droite pour imposer la parité à l'UMP. Et un think tank destiné à la promotion des filles dans la vie politique.

Marie Claire : Pour vous, c'est quoi une femme libre ?

Rachida Dati : Etre autonome dans ses idées et ses actions. Pas seulement financièrement. Dès 13 ans, je faisais du porte-à-porte pour vendre des produits. Au-delà de l'argent, la connaissance d'univers différents me nourrissait, confortait ma liberté. Je percevais la nécessité de cette liberté lorsque je rencontrais, par exemple, des femmes qui étaient sous l'emprise affective ou matérielle d'un homme et qui s'éteignaient peu à peu.

Vous aviez besoin de vous libérer de votre milieu ?

Mon milieu social d'origine a été pour moi un révélateur de cet état de femme libre. Maman, qui était analphabète, pas autonome matériellement, est la femme la plus libre que j'aie connue : dans ses

idées et dans sa conception de la vie. Je me suis construite et structurée grâce à elle ! Y compris d'un point de vue intime : ne jamais être dans la duplicité, aller jusqu'au bout d'une conviction...

A quel moment vous êtes-vous sentie le plus libre ?

Tout le temps, et du plus loin que je me souviens !

Pourtant, vous avez été mariée à 25 ans...

Oui, c'est vrai. Seulement j'ai accepté ce mariage pour être encore plus libre après. Pour démontrer à ma famille que cette union allait faire mon malheur, et donc le leur ! Et que ce statut de femme mariée n'est ni libérateur ni porteur d'honneur... Cette expérience douloureuse m'a permis de ne pas rompre avec ma famille et mes amis. De ne pas perdre maman, que j'aimais tant et qui m'a ensuite aidée, notamment pour l'annulation de ce mariage.

Avoir un enfant seule, est-ce la forme ultime de liberté ?

Je n'ai pas fait cette enfant seule. Et je me réjouis chaque jour que Zohra soit là. Je pensais ne pas pouvoir avoir

Lex-ministre n'a jamais accepté de révéler le nom du père de sa fille.



d'enfant, et Zohra est arrivée. L'avoir a encore plus libéré ma féminité.

Pourquoi être revenue au ministère une semaine après ?

J'étais portée par le bonheur, bien entourée, bien organisée, Zohra et moi étions en bonne santé... C'est un choix que j'aurais fait dans n'importe quel métier.

Ça se paie, la liberté ?

Ça peut jouer des tours. Mais, globalement, ça m'a plus portée que desservie.

Quel est le geste qui exprime le mieux votre liberté ?

Pouvoir partir quand je veux !

C'est douloureux ?

Parfois, oui ! Mais je ne me plains pas. J'assume, pour mieux repartir. Ma meilleure amie me dit : « Il y a un truc qu'on ne maîtrise pas chez toi. » Tant mieux !

La liberté, c'est ne pas dépendre d'un homme ?

Pourquoi pas ? Mais ce n'est pas forcément être seule ou totalement indépendante. Cela peut être l'inverse ! Je puise beaucoup mon équilibre dans ma vie intime. Je peux tout quitter pour quelqu'un et en dépendre totalement. Cela n'altère ni ma pensée ni ma liberté. Etre « possédée » intimement par quelqu'un peut être une forme de liberté.

LUCIEN LUNG/FIGARO PHOTO.



LAURE MANAUDOU

«ÊTRE LIBRE DE SES CHOIX»

A 17 ans, elle remporte une médaille d'or aux Jeux olympiques et brille ensuite d'un somptueux palmarès. Après avoir tout plaqué en 2009, eu une petite Manon, elle revient dans la compétition en se qualifiant pour les JO de Londres. Une battante. Mais le sport et la célébrité sont-ils compatibles avec la liberté ?

Marie Claire : Qu'est-ce qu'une femme libre selon vous ?

Laure Manaudou : Une femme souveraine, libre de ses choix et de ses mouvements. Cela paraît simple mais, appliqué au quotidien, ça ne l'est pas. La femme a vécu sous l'autorité de l'homme pendant des siècles, elle s'est libérée depuis peu. **Vous considérez-vous comme une femme libre ?**

Oui, car j'ai choisi d'être là où je suis. Personne ne m'y a obligée, c'est déjà énorme. Et non, car mon statut ne me permet pas toujours de faire ce que je voudrais.

Vous avez écrit, concernant votre ancien entraîneur : « Je me taisais et je me contentais de faire ce qu'il me demandait. » Avez-vous souffert de cette soumission ?

« Soumission » est un mot trop fort. Quand j'ai voulu dire « Stop », j'ai tout arrêté. Cette période a fait de moi celle que je suis, je ne regrette rien.

Vous avez tout plaqué en 2009. Était-ce un acte de liberté ? Et partir vivre aux Etats-Unis ?

Je ne sais pas. Mais c'est un choix délié. J'étais étouffée en France, et partir au fond de l'Alabama a représenté une bulle d'air. J'ai pu me reconstruire dans un havre de paix, sans sollicitations, réfléchir au sens que je voulais donner à ma carrière et à ma vie.

J.-B. AUTISSIER/PANORAMIC

Sans états d'âme, la nageuse a stoppé la compétition puis repris en 2011.

tinct. Je n'ai alors pensé à rien d'autre. **Vous avez dit : « J'avais du mal avec les gens, comme si je leur appartenais. » La célébrité était-elle un emprisonnement ?**

Je me sentais étouffée dans un système. Aujourd'hui, j'ai conscience que je prenais le problème par le mauvais bout. Les gens sont toujours aussi demandeurs, mais je le vis avec plus de détachement. Etre mère, notamment, m'a libérée.

Vous dites avoir été très renfermée. La timidité est-elle un obstacle à la liberté ?

Elle peut empêcher de faire mille choses, pour ensuite le regretter dans la minute. C'est un drôle de sentiment que ne peuvent comprendre que les timides.

Vos sensations de liberté les plus jouissives dans votre vie de femme ?

Etre mère, sans aucun doute. Une sensation de liberté, de création, d'intimité, d'allégresse.

Le plus bel exemple de femme libre selon vous ?

Les anonymes qui se battent encore dans certains pays pour que la femme soit l'égal de l'homme. ►



AUDREY PULVAR

« ÊTRE INDEPENDANTE FINANCIEREMENT »

La campagne du ministre Arnaud Montebourg a dû quitter des fonctions de journaliste télé et radio qu'elle ne juge pourtant pas incompatibles avec sa conception de femme libre.

Marie Claire : Selon vous, qu'est-ce qu'une femme libre en 2012 ?

Audrey Pulvar : La première condition de la liberté, c'est l'indépendance financière. Une indépendance qui provient d'une carrière que la femme aura elle-même construite. Une femme libre, pour moi, est quelqu'un qui réussit à se construire une vie en dehors d'un compagnon.

Avez-vous le sentiment d'être une femme libre ?

Ah oui, complètement ! Mais c'est un combat de tous les jours : être libre sur le plan financier, bien sûr, mais aussi de mes idées, de mon expression.

Vous avez été licenciée de Radio France puis de France 2, parce que votre compagnon, Arnaud Montebourg, est devenu ministre. En clair, vous avez sacrifié votre carrière à celle de votre homme.

Ça a été très difficile. Arnaud et moi étions d'accord sur un point : pas question de donner raison à ceux qui ne

croient pas à mon indépendance de journaliste, ni, surtout, de leur donner prise sur ma vie de femme. Pour continuer mes émissions, il aurait fallu que je le quitte. Eh bien non ! C'est quand même encore moi qui décide de qui je suis amoureuse, ce n'est pas à un patron de télé de décider à ma place.

Montebourg a dénoncé des conflits d'intérêts à propos du mariage Schönberg-Borloo.

Vous avez déclaré qu'il aurait mieux fait de se taire...

C'est vrai. Les journalistes doivent être jugés sur leur travail, leurs compétences.

Ce jour-là, Arnaud a raté une bonne occasion de se taire.

Toujours sur cette question de conflit d'intérêts, que pensez-vous du tweet de Valérie Trierweiler ?

Le cas de Valérie est différent : elle est Première dame, avec tout ce que ça implique non pas comme charge mais comme symbolique. Même si c'est quelqu'un que je ne connais pas, je défends sa liberté d'expression.

Comment interprétez-vous le buzz qui a déferlé après ce tweet ?

Les commentaires étaient d'un machisme incroyable. Valérie Trierweiler a raison de garder sa liberté d'expression, même si ce tweet était sans doute une maladresse.

Faisons un peu de politique fiction : si Arnaud Montebourg devenait président de la République, comment vous positionneriez-vous ?

Ce serait très compliqué pour moi. Je ne suis pas une femme de protocole. La seule fois où je l'ai accompagné à une cérémonie, on m'a demandé de rester deux pas en arrière. Je peux vous dire que ça m'a marquée.

Audrey Pulvar, nouvellement nommée directrice générale en charge de la partie éditoriale des « Inrockptibles ».



IRÈNE FRACHON

« AGIR ET RAISONNER SELON SA CONSCIENCE »

C'est grâce à la pneumologue Irène Frachon qu'a éclaté le scandale du Mediator, responsable de nombreux décès. Médecin humaniste, mère de quatre enfants, elle continue de lutter au côté des victimes.

Marie Claire : Dans quel état d'esprit êtes-vous aujourd'hui concernant l'affaire du Mediator ?

Irène Frachon : J'y suis toujours plongée jusqu'au cou, hélas. Servier a mis en place une machine procédurière implacable, faite de cynisme, de négationnisme scientifique, d'une mauvaise foi qui fait froid dans le dos. Ce qui est terrible, c'est que, dans cette affaire, la justice semble être plus soucieuse de protéger les puissants « présumés innocents » que les milliers de victimes. Alors que les plaintes au pénal n'aboutissent toujours pas, ce sont les journalistes ayant révélé l'affaire qui encourent les foudres de la justice. D'autres lanceurs d'alerte (journaux, députés, citoyens...) sont attaqués. « Combien de morts ? », le sous-titre de mon livre*, a été censuré en première instance.

Comment faites-vous pour tenir ?

Ce que je vis n'est rien à côté de ce qu'endurent les victimes. J'essaie de raison garder, de me focaliser sur la rigueur scientifique, de ne pas me laisser déborder par la haine.

Au cours de votre combat, avez-vous été menacée ?

Physiquement, non. Mais Servier fait tout pour me décrédibiliser, essaie de

me faire passer pour une Jeanne d'Arc aux motivations douteuses. On publie sur moi et les autres acteurs engagés de ce drame (journalistes, scientifiques, politiques, avocats) des blogs infâmes, remettant en cause notre intégrité et/ou légitimité scientifique.

La pneumologue s'est « fermée des portes mais peut se regarder dans la glace sans honte ».

D'où vous vient cette capacité tellement rare de dire non ?

Je ne suis pas une militante née. Je pense que mon refus de la compromission vient de la manière dont j'ai été éduquée, des principes que ma famille m'a transmis et qui me paraissent « normaux ». Cette affaire me plonge dans des réflexions profondes sur la nature humaine et la banalité du mal.

Vous considérez-vous comme une femme libre ?

Oui ! J'agis et je raisonne selon ma conscience, en restant ouverte à l'échange, en me sachant faillible. Je ne nourris pas une ambition de carrière qui aurait nécessité corporatisme et « réseautage ». Dans notre société, le goût du pouvoir rime mal avec une parole libre. ■
(* « Médiator 150 MG » (éd. Dialogues).



MANUEL BRAUN

ALBERT FACELLY/FEDPHOTO